

DOSSIER

josef kjellgren

sous le flot humain



# DOSSIER

## SOUS LE FLOT HUMAIN, JOSEF KJELLGREN

Je suis noyé sous le flot humain qui déferle alentour –  
je suis un atome englouti par la masse.

joef kjellgren

La poésie de **joef kjellgren** semble se faire d'un seul coup, elle est comme jetée sur le papier après que le poète ait trempé sa plume dans l'encrier de l'expérience vécue. Les poèmes sont des hommes à la mer, des bouteilles à la dérive dont la liqueur s'offrira à qui voudra bien s'y risquer ; car c'est une poésie qui s'étonne et détonne : « Les yeux écarquillés, / je m'accroche à ce que me disent mes sens / et tente de cerner la réalité ».

C'est une poésie moderniste voguant entre sensible et idéal, les deux se mêlant dans un geste expressionniste qui dépeint les moindres frémissements de la chair et du monde. Rien n'échappe à l'œil du poète : les muscles qui se tendent, les mâchoires qui se crispent, les moments de délasserment sur la grève, les soleils qui se couchent sur les paupières lourdes et les pensées profondes du manouvrier. Jamais réduit à la machine, résistant à l'aliénation, le prolétaire que décrit **kjellgren** songe la tête au creux de ses mains rugueuses : « (Que ne sais-je pas moi-même. / Il est si difficile de faire vivre une joie / et, avec des mains grossières, de saisir les reflets craintifs / d'un coucher de soleil sur des toits noirs de suis). »

La solidarité internationale et l'engagement communiste qu'il met en scène dans ses romans, sont ici formulés par empathie et non par idéologie. Si nous entendons les convictions profondes du poète, ce n'est pas parce qu'il nous les impose, mais plutôt parce qu'il nous propose, par son écriture généreuse, d'être attentif à ces visages, à ces efforts et ces réconforts, qui font et sont la vie, même si l'on ne prend pourtant que peu le temps de les considérer. La poésie de **kjellgren** nous invite à reconnaître la grandeur des « infiniment petits » sur qui reposent la société : « USINES. / Faubourgs. / Pluie. Rues sans joie. / Sous le ciel gris. / Crassiers. / Tels des drapeaux qui claquent / dans le désespoir compact de l'automne, / des nuages lourds de pluie se déchirent / au-dessus des noirs logis des ouvriers. »

Si l'immersion émotive et sensitive dans le « flot humain » n'est pas exempte des exaltations parfois démesurées du réalisme socialiste ; les poèmes de **josef kjellgren** n'en restent pas moins un témoignage d'une sincérité frappante, de ce que fut l'idéal et l'expérience quotidienne d'une vie en commun pour de nombreux prolétaires.

**loan diaz**

*Les citations ainsi que les poèmes qui suivent sont extraits du recueil intitulé **JE SUIS DES MILLIERS** (1986), poèmes choisis, traduits du suédois et présentés par **philippe bouquet** pour les éditions **Plein Chant**, dans la collection « Voix d'en bas ».*

## Courbe de température

LEUR sang se mêle à un sang inconnu,  
leur sang s'unit à un autre sang sous le ciel brûlant de la fièvre.  
Leur sang devient mon sang, leurs cœurs battent dans ma poitrine,  
leurs rêves brûlent sous mes yeux –  
inconnus, ils viennent verser en moi leur sang.

DANS ma gorge  
la mer  
roule ses flots.  
La mer roule sans trêve dans ma gorge  
comme le flux et reflux sur une côte déserte.

LEURS rêves sont en moi,  
leurs sensations secrètes se fondent dans les miennes,  
leurs désirs, leurs cœurs, leurs sentiments ne font plus qu'un avec les miens.

\*

JE lève mes mains  
pour saisir dans le noir leur présence étrangère,  
je lutte en vain pour faire entrer leurs visages sous mes paupières,  
car un voile recouvre mes yeux,  
et mes mains retombent, irrésistiblement.  
La malédiction du plomb est sur moi  
mes yeux sont aveugles comme le plomb  
mes mains sont lourdes comme le plomb

– ancré dans l'impuissance

je pars à l'aventure sur des terres sombres, semées de fleurs, que personne ne connaît.

\*

LA neige vole sur mon visage, neige blanche, virginale,

le feu brûle mes yeux, le sel

de la mer brûle mes lèvres –

les shrapnells projettent leur mitraille,

des crevasses

lézardent la terre parmi les herbes noires,

des firmaments s'effondrent dans un air qui s'embrase.

LE sel de la mer brûle ma gorge

le feu du ciel consume mon souffle

neige et soleil tourbillonnent dans mes yeux

blancheur immaculée des fleurs les plus blanches.

MES lèvres fendillées sont rougies par le feu

de la houle –

vagues rouges de la mer sous des cieux très hauts

flux et reflux de la mer sur une côte déserte

flux et reflux tachés de rouge.

\*

ILS viennent à nouveau vers moi, ils reviennent,

ils versent leur sang dans le sombre fourré de ma fièvre.

La force de nombreux hommes coule déjà dans mes veines,

le cœur de nombreux hommes donne à mon cœur sa vigueur.

Hésitant, il continue à battre – hésite, mais continue pourtant.

Je nais à nouveau – mais non d'une femme,

je ne suis pas un, je suis plusieurs, je suis des milliers,

je suis tous les inconnus qui ont donné leur sang pour que vive un autre homme.

**josef kjellgren**

## Grève

VOICI que le sifflet à vapeur pousse soudain son cri de défi. Son bruit dur et strident perce le vacarme ambiant et résonne une seconde ou deux. C'est le signal convenu avec les ouvriers de la chaufferie et ceux-ci jettent leurs pelles et abandonnent les feux à leur propre sort.

VOICI que les forgerons jettent leurs masses et étouffent le feu de la forge, les enclumes tournent leur visage d'acier épaté vers la suie du toit et attendent en vain qu'un fer brûlant vienne les couvrir de ses boucles.

MECANICIENS et limeurs mettent de côté leurs outils et, sans se regarder, sans rien dire, désertent leur établi et quittent les locaux ; dehors, sur le quai des chantiers navals, monte un silence lourd et oppressant : les marteaux à river ne font plus entendre leur vacarme ; ces marteaux au rythme si gai, tellement plein d'espoir, qui vous fait penser à des hommes en sueur à la nuque nerveuse, aux bras puissants et musclés : les marteaux à river, désormais désœuvrés, se sont tus.

LES hommes quittent leur lieu de travail en un flot noir et muet. Tout en franchissant la grille, ils enfilent vestes et manteaux. Ils traversent ce quartier d'usines où les bâtiments gisent, comme de gros blocs carrés, derrière des palissades grises et où des cheminées noires de suie dressent leur défi en direction du ciel. Façades des maisons, maintenant vides et mortes comme des visages aveugles.

EN BAS, le long des quais, on aperçoit encore de lourds colosses, les énormes carcasses de fer des navires en construction. Maintenant, les marteaux ne font plus monter leur chant vers un ciel bleu où flottent des nuages blancs –

josef kjellgren



# LES DOSSIERS DU SOC

loan diaz

ce dossier a été publié dans le numéro 6 du SOC